

ROGER VRIGNY

BARBEGAL

récit

nrf

GALLIMARD

BARBEGAL

DÙ MÊME AUTEUR
nrf

ARBAN, roman.

LAURÉNA, roman.

ROGER VRIGNY

BARBEGAL

récit

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
2^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Navarre dont quinze numérotés de 1 à 15 et dix, hors commerce, marqués de A à J.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1958, Librairie Gallimard.

AVERTISSEMENT

Le découpage que j'ai dû adopter dans la présentation de ce livre nécessite quelques explications. L'histoire de Barbegal m'est parvenue sous la forme d'un dossier qui appartenait à Julien Charmeret et que sa famille m'a transmis peu après la disparition de mon ami, mort accidentellement l'an dernier. Je n'ai pas à rappeler ici ce que fut sa trop brève carrière. D'une nature secrète, peu soucieuse de ses talents, Julien Charmeret s'était fait un nom dans la littérature enfantine, grâce surtout à la série de contes qu'il publiait régulièrement chez H. et qui lui avait acquis l'audience d'un public nombreux. Il méritait mieux, à mon avis, que cette réputation d'écrivain pour la jeunesse et ce n'est pas une des moindres

raisons qui m'ont poussé à la publication de Barbegal.

Le dossier que j'ai eu entre les mains comportait plusieurs documents précédés d'une notice à mon intention : « Je ne peux me résoudre à reprendre le récit de cette aventure, avait écrit Julien, qui s'est déroulée du 2 au 14 avril 1950. Je te la confie et tu jugeras toi-même s'il est bon que d'autres la connaissent. J'ai réuni les éléments qui permettent de la reconstituer. Il faudra modifier les initiales et les noms de lieux. Celui de Barbegal a été emprunté à un village de Provence, pris au hasard sur la carte. »

Les documents étaient de trois sortes : un Carnet de notes, un conte de quarante-sept pages intitulé : L'Exploration ou le Voyage d'Antoine, enfin une enveloppe contenant plusieurs feuillets dactylographiés avec cette indication épinglée en tête : Lettres à la Parisienne, correspondance échangée avec Mlle E.F. durant mon séjour. Extraits reproduits avec son autorisation. »

J'ai voulu respecter la volonté de mon ami et tenir compte de ses scrupules. Je n'ai rien ajouté aux matériaux qui m'étaient

fournis. Pour rétablir la chronologie des événements, il m'a fallu fragmenter chacune des pièces, intercaler dans la suite de la narration, les pages de carnet, les lettres et les chapitres du conte. Il en résulte évidemment une diversité de ton qui, je l'espère, ne déroutera pas trop le lecteur.

Pour ma part, à mesure que j'agenciais les différents morceaux du puzzle, il m'a bien semblé que l'histoire, selon les vœux de l'auteur, se reconstituait à mes yeux. Du moins s'agissait-il d'une histoire, celle de Barbegal. Est-ce la véritable ? Nous ne le saurons jamais.

R.V.

Décembre 1957.

PAGES DE CARNET

(1)

(Mardi, 2 avril, 2 heures du matin.)

Je suis logé pour la nuit dans une grande pièce que je pense être un salon mais dont je n'ai pu apprécier la destination exacte ni mesurer la superficie parce que l'électricité fait défaut. Les ampoules existent. Les commutateurs par contre n'ont aucune action sur elles. Restent les fils qui sont peut-être coupés. L'atmosphère est humide et une odeur de salpêtre se combine avec celle poussiéreuse des housses et des vieilles tentures. Le chef de la colonie, qui est venu me chercher à la gare, s'est excusé de ce campement de fortune. « A cette heure, me dit-il, je n'ose pas réveiller Mlle Made-

leine et j'ignore quelle chambre elle vous a réservée. » Il aurait pu s'en informer plus tôt, et cette négligence me donne à croire que mon séjour ici, malgré toutes les sollicitations dont j'ai été l'objet, n'était pas considéré comme certain, ni ma présence, au fond, sincèrement désirée. Mais je me méfie de mes réflexes. Chaque fois que j'arrive quelque part, je me demande ce que j'y fais, et mon premier mouvement est de prendre la fuite. J'ai bien manqué d'y céder tout à l'heure. La perspective des douze kilomètres à pied m'a rendu moins nerveux. Cet homme, après tout, avec ses trente gosses sur le dos, les soucis du ravitaillement, des jeux, des accidents, a d'autres sujets de préoccupations que l'hébergement d'un « pékin ». Maintenant que mon installation est presque convenable, je suis disposé à l'indulgence.

Le chef a déplié un lit de camp, il m'a apporté un oreiller pneumatique et une couverture, m'a laissé sa lampe électrique que j'ai réussi à accrocher à une embrasse de rideau, ce qui donne une allure intime à la portion de pièce où je suis réfugié. « Vous avez faim ? m'a-t-il demandé. Je

n'ai à vous offrir que du lait froid, du pain et du beurre. Ou une boîte de conserves, si vous préférez ? » Comme j'hésitais, il a ajouté : « Cela ne vous empêchera pas de communier, la messe sera dite plus tard ce matin et le jeûne n'est pas obligatoire. Il suffit de n'avoir pas absorbé d'aliments dans les trois heures qui précèdent. Une heure pour les liquides, précise-t-il. Vous voyez, c'est bien commode. Vous n'avez rien à craindre. » Je n'avais pas peur mais pas plus envie de communier que d'avaler des sardines à l'huile à deux heures du matin. J'ai accepté le lait par esprit de sacrifice et pour ne pas décevoir mon hôte. Cet homme est curieux, à mi-chemin de l'ecclésiastique et du sportif, une fantaisie de boy-scout et une austérité de fonctionnaire, un esprit vif, cultivé, entreprenant. Durant le trajet de la gare au château, il ne cessait de m'interrompre pour me donner des indications sur la nature du terrain, les récoltes, l'archéologie, les spécialités culinaires. Je conversais avec le Guide Bleu. La route que nous suivions était mouvementée, tantôt droite au milieu des marécages. « Non, ce sont des rizières,

me dit-il, la principale ressource du pays, vous savez bien, le riz de Camargue est célèbre, vous en mangerez. La propriétaire du château, Mlle Madeleine, possède plusieurs centaines d'hectares.» Tantôt sinueuse, resserrée entre des rocailles que la lumière de la lune faisait ressembler à des éboulis de cailloux blancs. «Ce n'est rien à côté des Baux ! Un paysage dantesque, apocalyptique, et l'on y boit un rosé dont vous me direz des nouvelles.»

A chaque virage, je saisisais des yeux une touffe d'arbustes, un cyprès, la courbe d'un muret de pierre en surplomb du torrent.

— Si nous pouvions nous arrêter, répétait le conducteur, vous verriez ce coup d'œil, d'une sauvagerie !

Mais il n'avait pas le temps. Pourquoi ? Personne ne le savait. Au milieu de la nuit, je ne comprenais pas quelle tâche urgente le pressait, sauf le souci de dormir, qu'il n'avait pas du reste, puisque par la suite il s'attarda une heure avec moi, au moment précis où nous aurions pu aller nous coucher. Je crois plutôt qu'il fait partie de cette catégorie de gens instables, constam-

ment préoccupés par les choses qu'ils oublient de faire. L'inquiétude leur devient naturelle et le repos les trouble comme un désaveu ou une erreur de conduite.

Cela ne l'empêchait pas de me renseigner, au contraire :

— A droite, un moulin romain.

Le temps de tourner la tête et le moulin avait disparu.

— Vous ne perdez rien. Il est détruit aux trois quarts. A côté il y a une auberge où l'on sert une excellente bouillabaisse. A gauche un aqueduc. Authentique, il date de Trajan. Deux arches et demie recouvertes de lierre. C'est ravissant. Toute la poésie des ruines vient du lierre qui pousse dessus, vous avez remarqué ?

Les vitres baissées laissaient entrer l'air de la nuit où l'odeur du thym, de la menthe et de la bruyère se mêlait, pour moi, à une autre plus ancienne, presque idéale et de mélancolie que j'associais je ne sais pourquoi au plaisir. Déjà quand j'ai débarqué du train, à la gare d'A., retrouvant les palmiers, les bouquets de mimosas dans les corbeilles, le gravier rouge

du quai, j'ai éprouvé une sensation curieuse de rajeunissement dont je ne cherchais pas à creuser la raison. Puis il y eut cette silhouette inconnue à côté de celle du chef, qui me parut soudain trop familière. Dès cet instant je me suis demandé si la vie n'allait pas recommencer ses erreurs, en renouvelant ses comparses, si les pièges, toujours les mêmes, ne me seraient pas, encore une fois, tendus, avec cette différence pourtant que les ayant éprouvés, je les regarderais sans surprise, avec un mélange de regret et d'attendrissement.

Au fond le personnage de ce chef de colonie me pose un problème. Il doit avoir le même âge que moi, à peu près. Il est difficile de le fixer avec certitude — entre trente et trente-cinq — à cause d'une calvitie précoce, d'un ventre qui pousse la ceinture, d'un affaissement des épaules, signes qui ne sont pas chez lui des preuves de vieillissement, il les a toujours eus, du moins depuis cinq ans que je le fréquente. Par contre, son agilité, il court comme un lapin, la mobilité de ses traits, son rire en cascade, dans le regard une lueur curieuse, moitié naïve, moitié roublarde, tous ces

détails contredisent l'apparente maturité de son corps. Il a mal grandi, la chair flasque et l'esprit imberbe. Ce qui explique l'existence qu'il mène. Je ne lui connais pas d'activités précises, en dehors de cette pédagogie des vacances qu'il exerce comme un sacerdoce. Enfant parmi les hommes, il a l'air d'un homme dans le monde des enfants mais, où qu'il soit, ses dimensions faussent la perspective. (Si je parle si longuement d'un homme qui ne m'intéresse pas, c'est que peut-être j'ai peur de lui ressembler ?)

J'ai encore une impression à noter que je crains de ne pas garder intacte. Nous étions au terme du parcours. La voiture s'engageait dans une allée rectiligne entre deux rangées d'arbres noirs.

— Ce sont des micocouliers. Les graines en ont été apportées en Provence par les Chevaliers des Croisades. Vous verrez en plein jour, ce sont de beaux arbres, de 15 à 20 mètres de haut, un feuillage très délicat...

Je passe les détails techniques que me fournit le conducteur. Nous avons franchi le portail. J'entendis le gravier sous les

roues, j'aperçus une pelouse, des massifs de fleurs, un bassin et, derrière un grillage, des volatiles domestiques parmi lesquels je crus reconnaître un paon, enfin une terrasse. Le château commençait là. Il fallait descendre de voiture pour le mesurer du regard. Il me parut d'abord invraisemblable à cause de sa blancheur. Il flottait comme un drap immense, tendu entre les arbres, troué d'alvéoles — sans volets ni croisées — qui communiquaient avec le vide. Ensuite il prit ses dimensions, devint une masse rectangulaire, un énorme gâteau de sucre, surgi de l'ombre, il semblait avoir absorbé la clarté diffuse de la nuit qu'il renvoyait en distillant autour de lui une sorte d'aurole. En longeant la terrasse, je m'aperçus que l'éclat du bâtiment central rejetait dans l'obscurité les deux ailes du château, à gauche une tour crénelée du genre médiéval, à droite un portique, posé là comme par mégarde, perpendiculaire à la terrasse. Il n'ouvrait sur rien car la chaussée s'arrêtait aux colonnes, bordée par des taillis et un réseau touffu de branches. Je m'approchai, j'essayai de voir au-delà des arbres. Je distinguai assez loin des lumières zigza-



ROGER VRIGNY

BARBEGAL

Barbegal est le nom d'un château de Provence où le narrateur, Julien Charmeret - qui écrit des contes d'enfants - est venu se reposer pendant la quinzaine de Pâques. Il partage la vie des propriétaires du domaine et les activités d'une colonie de vacances qui campe dans le parc. Il se lie d'amitié avec Antoine, un garçon de treize ans, d'allure secrète, qui incarne à ses yeux le héros de son prochain livre. Antoine rêve de partir explorer une tour mystérieuse que l'on aperçoit, perdue au milieu des rizières. Quand le chef de la colonie demande à Julien Charmeret d'improviser, chaque soir, à la veillée, un récit d'aventures, celui-ci choisit d'inventer le voyage d'Antoine et il en imagine à mesure les épisodes.

Dès lors, le château de Barbegal se transforme. Le décor, les personnages se mettent à vivre d'une double réalité - celle de tous les jours et celle, fabuleuse, du conte - mais au delà de la fantastique équipée d'Antoine, c'est un autre itinéraire que nous suivons, le propre drame du narrateur - et le nôtre, - son inquiétude quand il verra l'enfant peu à peu gagné par l'atmosphère insolite de ces vacances et que lui-même ne pourra plus discerner clairement ce qui appartient à la fiction et à la vérité.

Cette vérité, seul Antoine aura le privilège de la découvrir. Un soir il partira pour tenter l'aventure et, comme tous les héros de légendes, il atteindra à ce monde merveilleux dont personne ne saura jamais nous dire quel chemin y conduit.